

LIVRES/

Chris de Stoop A Saint-Léger en Wallonie, la ferme de la cruauté

Le journaliste et écrivain belge offre biographie et sépulture à son «oncle Daniel», un vieil ermite agressé chez lui en 2014 par une bande de jeunes du coin.

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

On est en 2014, à Saint-Léger (Belgique), en région wallonne. Daniel Maroy a 84 ans. Il n'a jamais quitté sa ferme. Il a pensé qu'il se marierait, ça ne s'est pas fait. Il envisageait aussi de vivre jusqu'à 100 ans, et s'est encore trompé. Un soir de mars, des voyous se sont rendus chez lui, par deux fois. Les premiers l'ont assommé avec une planche et ont pris les 13000 euros qu'il transportait dans un sac en plastique, n'ayant pas confiance dans la banque; les seconds ont fini le travail à coups de fourche – celui qui frappait était filmé par son cousin. Ils sont repartis avec 6000 euros, quelques bijoux, après avoir renversé le poêle sur le corps inerte. Ils sont revenus une semaine plus tard mettre le feu.

Moins de dix personnes à l'enterrement

Avec le *Livre de Daniel*, Chris de Stoop offre une biographie et une sépulture à ce fermier sans histoire, cet ermite que ses assassins considéraient comme «un vieux crasseux» et ses voisins comme «un marginal». Il ne s'agit pas seulement de l'autopsie d'un fait divers. L'auteur est apparenté à Maroy, «oncle Daniel». Il ne le connaissait quasiment pas et n'a été prévenu de sa mort que lorsque le notaire l'a contacté. S'il n'a pas assisté à l'enterrement, où il n'y avait pas dix personnes, il a participé au procès (il s'est tenu en 2019) en tant que partie civile et représentant de la famille. De Chris de Stoop, journaliste et écrivain, on a pu lire il y a quelques années *Ceci est ma ferme* (Bourgois, 2018), une autre en-

quête très personnelle, en pays flamand cette fois, sa région natale, celle des polders, loin de la ferme Maroy. Reprenant l'exploitation familiale après le suicide de son frère, de Stoop exposait les difficultés du métier d'agriculteur, pris en tenaille entre les investissements obligatoires, les exigences bureaucratiques et la pression des écologistes. Il y avait dans ce livre la volonté d'envisager la réalité de la manière la plus nuancée possible. Était célébrée aussi, avec mélancolie, une harmonie en voie de disparition entre les paysages et leurs habitants, humains et animaux. Ces qualités, ce regard, se retrouvent dans le *Livre de Daniel*. Le nombre de fermes va s'amenuisant, les villages perdent leurs commerces après leurs artisans. S'il est nostalgique, l'auteur aime aussi évoquer ce qui reste, un chemin de halage, un conclave d'oiseaux, ou un combat plaisamment perdu contre les taupes.

Daniel Maroy avait tourné le dos au progrès. Il a continué à travailler à peu de chose près comme les générations qui l'avaient précédé. Son père est mort en 1970, sa mère en 1980, son frère handicapé en 1992. Il s'est occupé d'eux jusqu'à la fin. Puis, trop endetté, il a dû vendre ses terres. Mais il était autonome, survivait avec quatre vaches de race Blanc bleu, de celles qui donnent de la bonne viande. Il se rendait d'ailleurs chaque samedi au supermarché acheter un steak. C'est un samedi qu'il est mort. On peut faire commencer l'histoire au supermarché. Tout le monde sait que Daniel Maroy ne se déplace pas sans son argent. Il sort ses liasses de billets, combien de fois lui a-t-on dit que ce n'était pas raisonnable. Ici, il est connu, il est même estimé. La caissière l'apprécie, et la

boulangère. On dit que resté seul il s'est aigri, replié. Pour un être asocial, il est quand même capable de sympathiser avec le garçon dont il a embouti la voiture avec son tracteur, et d'encourager le stagiaire du stand boucherie. Le stagiaire est une pipelette. Il a renseigné sa bande de copains sur les habitudes du vieil. Comment ne pas faire partie d'une bande dans ces bleds ingrats? Les jeunes de la cité se distraient bruyamment. Ils pourrissent de leur mieux la vie des braves gens, les terrorisent. Le bourgmestre ne prend pas ça au sérieux, pas plus que la police, alertée par le vieil Maroy qu'ils sont déjà venus embêter, bien avant ce soir de mars où l'apprenti boucher l'a trahi. Une fois les exploits de la petite bande accomplis, le gamin s'est fait une joie de les raconter. Il n'est pas allé en prison mais il a tout perdu: ses copains, son job, sa petite amie.

Le meneur, meilleur élément du lycée technique

Chris de Stoop reconstitue la soirée funeste et ses conséquences, en s'intéressant autant à «oncle Daniel» qu'aux délinquants qui lui ont réglé son compte. Les plus agressifs n'étaient pas les plus jeunes, ni les plus perdus. Le meneur, un Français de Roubaix, avait un emploi. A 18 ans, il était le meilleur élément du lycée technique et allait obtenir son diplôme de boucher. Sa mère n'a pas pu croire qu'il était un dealer – lui, «un musulman exemplaire».

En 2014, son cousin Rachid, 21 ans, plus instable, plus violent, plus costaud, tenait la fourche. Ils sont restés presque un an en détention préventive. Lorsque le procès s'est tenu, ils avaient eu le temps de faire leur vie, ils avaient un travail, une compagne et un enfant. Ils ont écopé de treize et quinze ans de prison. Les deux lascars qui étaient passés avant eux à la ferme Maroy, deux enfants de divorcés, ont pris dix ans pour l'un, cinq avec sursis pour l'autre, atteint d'une tumeur au cerveau. L'alcool, l'herbe, la cocaïne ont eu leur rôle. Le mobile? Ils avaient besoin d'argent. Ils voulaient acheter qui une voiture, qui une



moto ou des fringues. Ils voulaient un iPhone, le dernier modèle. Daniel Maroy n'avait besoin de rien, et vivait sans télévision.

Chris de Stoop, qui rencontrera les condamnés après le procès, est loin d'être un donneur de leçons. Mais il y a des choses qu'il ne laisse pas passer. Par exemple, les parents des accu-

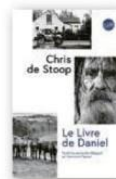


Chris de Stoop dans le quartier d'Evreignes où vivaient certains des agresseurs. En bas, à l'emplacement de la ferme de l'oncle à Saint-Léger. PHOTOS JELLE VERMEERSCH

sés tentent de dédouaner leurs rejets : «Cela me dérange qu'ils emploient sans arrêt le mot "connerie"». Le dérange aussi une conclusion du psychologue au tribunal : «Daniel Maroy s'est déshumanisé lui-même. Il a choisi de se suicider socialement.» Comme s'il avait bien cherché qu'un samedi, à la tombée de la nuit, on vienne s'en prendre à lui. ◀

«Une absence d'empathie révélatrice de notre époque» Entretien avec l'auteur du «Livre de Daniel»

CHRIS DE STOOP
LE LIVRE DE DANIEL
Traduit du néerlandais (Belgique)
par Anne-Laure Vignaux.
Globe, 284 pp., 22 € (e-book : 15,99 €).



Chris de Stoop, l'auteur flamand du *Livre de Daniel*, est né en 1958 dans la région des polders, où il a maintenu la ferme familiale. Journaliste à partir de 1982, il a commencé à publier dix ans plus tard.

Pourquoi appelez-vous Daniel Maroy «oncle» Daniel ?

Dans notre famille, tout le monde l'appelait oncle Daniel. Il était aussi notre «suikeroom» (littéralement «oncle de sucre») dont on héritera un jour («oncle d'Amérique» dans mon dictionnaire). Le terme oncle («oom») est plus large et moins strict en Flandres. Daniel était le neveu de ma mère (leurs mères étaient sœurs), donc il est mon oncle et moi je suis son cousin. Ici, à la campagne, on a cette expression : «Chez nous, tout le monde est oncle ou tante.» Peut-être est-ce typique de la culture paysanne que j'ai toujours connue. Pour Daniel l'attachement vertical (le lien avec ses parents, ses ancêtres, sa terre familiale) était beaucoup plus important que le réseau horizontal (les dizaines de contacts sociaux, parfois superficiels, que nous avons).

Au procès, vous demandez 1 euro de dommages et intérêts. Pourquoi proposer ensuite aux condamnés de participer à l'achat de la pierre tombale ?

Evidemment, ce n'était pas pour l'argent, c'était pour responsabiliser les jeunes condamnés. En tant que partie civile, je voulais d'abord donner à la victime une voix, un visage, une histoire de famille ; je voulais simplement que justice soit faite ; c'était mon devoir. Puis, on voulait la vérité, pas de dommages et intérêts. D'ailleurs, ce sont des garçons pauvres. Dans mes rencontres après le procès, ils étaient honnêtes et ouverts, j'ai apprécié ça. Cela m'a soulagé de pouvoir avoir une conversation franche. Cela avait un effet bénéfique pour toutes les parties, je pense. Malheureusement, il n'y avait pas encore une vraie conscience de faute, de culpabilité...

Dans le cadre de la justice réparatrice (qui peut être un bon complément de la justice pénale), les

condamnés et les parties civiles peuvent non seulement se rencontrer et se reconsidérer comme des êtres humains (j'ai appelé ça un processus de réhumanisation), mais aussi conclure un accord, avec l'aide du service de médiation. J'ai longuement réfléchi et je leur ai demandé d'assumer leur responsabilité et de payer le prix de la tombe de leur propre victime. Oui, d'une certaine manière le meurtre a créé un lien entre nous.

Aviez-vous le souci du lecteur en écrivant ?

Je souhaite surtout que le lecteur puisse «se déplacer» dans l'histoire. C'est un exercice d'empathie, d'abord pour moi, puis pour le lecteur. Je vois l'histoire de Daniel comme une parabole, la parabole du vieil ermite et du jeune meurtrier. Est-ce qu'on peut se mettre dans la peau des deux parties ? Est-ce qu'on peut penser avec eux ? Avec la dernière phrase (après la rencontre en prison : «Il se lève, se penche au-dessus de la table et met la main») je veux laisser le lecteur avec cette question : est-ce que moi je veux serrer la main du meurtrier d'un membre de ma famille ? Je pense que «l'absence totale d'empathie» (comme l'arrêt le dit explicitement) est révélatrice de notre époque. C'est peut-être de ça que la société manque maintenant. En tout cas, après le procès (qui m'a occupé pendant quelques mois, jour et nuit), tout était dans ma tête et le livre s'est écrit d'un trait, presque automatiquement.

Vous procédez par méandres et retours en arrière. Est-ce votre méthode pour chaque ouvrage ?

Non, cela dépend du sujet. Le contenu détermine la forme. Parfois, c'est mieux de raconter une histoire chronologiquement. Ici, j'ai choisi de raconter alternativement l'enquête d'aujourd'hui et la reconstruction des faits dans le passé, mais il y a aussi l'alternance des deux histoires (de Daniel et des jeunes) qui se rejoignent à la fin. Parce qu'il s'agit de deux mondes différents qui se sont rencontrés, deux parties qui semblent venir d'une autre planète, d'un autre siècle, mais qui finalement ont en com-

mun d'être toutes les deux exclues et marginalisées.

Pourquoi, étant journaliste, avez-vous changé de format pour passer au livre ? Quels sont vos modèles dans le journalisme littéraire ?

Le journalisme classique était devenu parfois trop limité, trop rapide, trop superficiel pour moi. Quand j'étais étudiant (en philologie germanique) j'admirais déjà *De sang-froid* de Truman Capote (aussi l'histoire d'un meurtre dans une ferme !), le début du Nouveau Journalisme aux Etats-Unis (jusqu'à aujourd'hui, par exemple, Dave Eggers), donc un journalisme narratif et littéraire. En Europe, des écrivains comme Ryszard Kapuscinski et Günter Wallraf m'ont également inspiré. Dans tous mes livres, je suis surtout un narrateur, souvent avec un regard social. C'est le cas pour mon premier livre, *Elles sont si gentilles, monsieur*, l'histoire d'une bande de trafiquants de femmes, un livre qui a eu beaucoup d'effets dans plusieurs pays. Ou pour *La Guerre sainte de Muriel*, l'histoire d'une fille belge qui se fait exploser en Irak. C'est un mélange de journalisme et de littérature, un genre hybride entre le roman et le reportage (parfois appelé littérature de non-fiction). Pour moi, c'est d'abord une enquête, je parle avec toutes les parties concernées, je cherche tous les documents, je visite tous les lieux, et puis j'essaie de rédiger l'ensemble comme un récit littéraire, avec des techniques littéraires.

Comment êtes-vous entré dans ce métier ?

J'ai toujours voulu écrire des livres, depuis l'enfance. Immédiatement après mes études, il se trouve que j'ai pu travailler pour un hebdomadaire. J'ai fait ça trente ans, mais à mi-temps, et entre-temps j'ai écrit 15 livres. J'ai arrêté d'être journaliste il y a une douzaine d'années. Après la mort de mon frère aîné, je suis retourné à la ferme familiale, et je suis devenu écrivain-fermier (fermier en activité secondaire). Et officiellement, c'est encore le cas aujourd'hui.

Recueilli par CL.D.